

Questions de communication

29 | 2016 L'antibiorésistance, un problème en quête de publics

Les théories du complot comme miroir du siècle

Entre rhétorique, sociologie et histoire des idées

Conspiracy Theories as a Mirror of the Century. Between Rhetoric, Sociology and the History of Ideas

Loïc Nicolas



Édition électronique

URL: http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10491

DOI: 10.4000/questionsdecommunication.10491

ISSN: 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination: 307-325 ISBN: 9782814302839 ISSN: 1633-5961

Référence électronique

Loïc Nicolas, « Les théories du complot comme miroir du siècle », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2018, consulté le 31 juillet 2020. URL : http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10491 ; DOI : https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10491

Tous droits réservés

> NOTES DE RECHERCHE

LOÏC NICOLAS
Université libre de Bruxelles

LES THÉORIES DU COMPLOT COMME MIROIR DU SIÈCLE ENTRE RHÉTORIQUE, SOCIOLOGIE ET HISTOIRE DES IDÉES

Résumé. — Cet article porte un nouveau regard, plus réaliste, moins politique, sur les théories du complot, coupe court à certains fantasmes, invite à questionner notre modernité autant que notre rationalité à travers elles. Il s'agit dès lors d'analyser, sans faux-semblants ni fausses pudeurs, les logiques propres au discours conspirationniste, d'en souligner les limites, d'en relever les impensés eu égard à la raison moderne et à ses exigences. Ensuite, le but est d'élucider le rôle et les fonctions que ce type de discours remplit au sein de l'espace social et politique. Le parcours réalisé aidera peut-être à forger des outils pour comprendre ces productions de l'esprit — dont la force de persuasion n'est, tant s'en faut, pas négligeable — autant que pour y répondre. Du moins, tel est l'enjeu.

Mots clés. — conspirationnisme, croyances, évidence, hasard, rationalité, récit, rhétorique

'étude de ce qu'on nomme « théories du complot », « conspirationnisme », « pensée conspiratoire » ou encore « complotisme » (la liste n'est pas exhaustive) peut relever de nombreuses disciplines (science politique, histoire, psychologie, sociologie, etc.) et témoigner d'ambitions d'une variété tout aussi grande¹. Il peut s'agir de décrire le phénomène pour en montrer l'actualité saisissante, d'en faire l'étiologie (établir ses causes, clarifier ses origines, identifier ses sources), d'en éclairer les évolutions en longue durée ou, comme c'est le cas bien souvent, de dénoncer la vaste production des acteurs du champ tant sur le plan logico-rationnel que sur le plan politique. Dénonciation qui se donne pour but, à des titres divers, d'exhiber tantôt la perversité, l'irrationalité ou la dangerosité des thèses et des raisonnements conspirationnistes (au regard de leurs conséquences possibles), tantôt la paranoïa voire la folie furieuse des producteurs de ceux-ci, tantôt la naïveté des adeptes, c'est-à-dire, suivant le terme de Gérald Bronner (2013), des « croyants ». Cependant, lorsque la motivation politique (dont, par ailleurs, il ne s'agit pas de nier la légitimité) prime sur toute autre, l'entreprise de dénonciation court le risque de s'exercer au détriment d'une compréhension plus profonde des fonctions de ce qui est objet de croyance et d'adhésion, au détriment du sens et même des sens que les idées conspirationnistes revêtent aux yeux de ceux qui les embrassent et les défendent, au détriment du témoignage porté par ces idées quant à l'état, aux tendances et aux fondements des sociétés contemporaines.

Du reste, nous savons que lesdits « croyants » – par comparaison aux « noncroyants » – sont généralement plus à même de consacrer du temps, de l'énergie et des moyens financiers pour défendre, justifier et conforter leurs croyances (Angenot, 2014: 100 sqq.; Bronner, 2003). Ils le sont d'autant plus que celles-ci font partie de leur « identité » (Bronner, 2013 : 76) et tiennent lieu, peu ou prou, de sacerdoce. Ceci dit, d'un point de vue psycho-cognitif, qu'il s'agisse de théories du complot ou non (d'astronomie, de botanique, de mots-croisés, peu importe), plus on s'attache à une activité, une idée ou un problème, plus on vit avec, plus on a tendance à accroître le temps et l'effort qu'on juge légitime de lui consacrer (Kilpatrick, 1951). Dès lors, l'augmentation continue du volume de l'un et de l'autre vient sans cesse renforcer la valeur et la dignité de ce à quoi on a choisi d'accorder encore et toujours plus de temps et d'énergie. S'ensuit alors un potentiel effet d'emballement qui peut s'avérer difficile à enrayer, notamment lorsque l'activité, l'idée ou le problème structure fermement la vision du monde autant que le rapport aux autres – en termes de socialité et de sociabilité – de celui qui est engagé dans l'action, la réflexion, la recherche. En effet, le coût cognitif et psychologique lié à la sortie de l'activité, au renoncement à l'idée, à l'abandon du problème est d'autant plus lourd qu'on lui a consacré beaucoup de temps et qu'une large part de l'identité du sujet dépend de la sauvegarde des cadres, usages et pratiques à l'intérieur desquels il s'est socialisé.

¹ Je remercie Gérald Bronner, Olivier Dard, Jean-Bruno Renard et Aurore Van de Winkel pour leur relecture attentive et les remarques toujours pertinentes qu'ils ont bien voulu formuler sur mon texte.

En somme, plus on passe de temps devant l'écran de son ordinateur à chercher, à disséquer, à interpréter des indices et signes susceptibles de corroborer le cadre explicatif au sein duquel la croyance en un complot prend corps, plus on est enclin à vouloir continuer la recherche de ce qui ne peut manquer d'être là ; plus l'effort d'interprétation fait sens ; plus on a d'ardeur à la tâche ; plus on se sent légitime dans sa position d'enquêteur. Qui plus est, comme l'écrit encore Gérald Bronner (2009 : 260), lorsqu'on se met « en quête de signes, ils finissent toujours par arriver ». De fait, lorsque la motivation est là, il n'est guère difficile de trouver dans la masse colossale des informations disponibles, surtout à l'heure de l'internet et des réseaux sociaux, celles qui permettront, suivant un certain angle de vue ou en fonction d'une certaine association d'idées, de confirmer qu'il y a bien un complot ou de mettre en doute les thèses que d'aucuns disent « officielles ».

À contre-courant de la vulgate actuelle qui conduit à perpétuer des oppositions stériles, cet article de synthèse vise à mettre en lumière certaines relations (impensées ou mal pensées) entre pratiques discursives et représentations du monde ; entre rationalité moderne et conspirationnisme ; entre négation du hasard et conception du récit. Dès lors, après avoir invité à faire le deuil des réponses simplistes, puis rappelé les éléments définitoires de la démarche conspirationniste, je m'attacherai à montrer que l'accusation d'irrationalité adressée à celle-ci constitue une impasse. Il s'agira ensuite d'articuler, d'une part, effet d'évidence, immunité et statut ambigu de l'argumentation ; d'autre part, idéalisation de la transparence et illusion quant au caractère prévisible d'un monde sans taches et sans aspérités. Je terminerai par une série de remarques relatives aux rapports (pervers car non assumés) entretenus par la modernité à l'égard du mythe et de sa pratique sociale.

Un arsenal introuvable

Ne le nions pas, face à la motivation, la créativité débordante, sinon débridée, et la détermination des « croyants » et des producteurs de croyances conspirationnistes, le bon sens, la raison et la patience de ceux qui ne croient pas, se trouvent souvent mis à rude épreuve. Le sceptique ou le citoyen désireux de réfuter les croyances en question se dit alors qu'il aimerait disposer d'un arsenal d'arguments affûtés et de répliques imparables pour réduire au silence les amateurs d'intrigues complotistes, les renvoyer une fois pour toutes à la légèreté, l'extravagance ou l'absurdité de leurs théories agaçantes. Mais autant le constater sans cynisme, un tel espoir est vain. En effet, qu'on le veuille ou non, qu'on le regrette, il ne saurait exister dans les sociétés ouvertes et, plus largement, en démocratie, aucune recette miracle, aucun prêt-à-dire, aucun mot magique, aucune raison ultime, capable de débarrasser l'espace social des idées qui agacent ou dégoûtent ; capable de protéger des langues folles et des tentatives de manipulation venues d'on ne sait où.

Ceci ne veut pas dire qu'il n'y a rien à faire, ni rien à espérer en matière de discours, seulement que la réponse à opposer aux conspirationnistes de tous bords ne saurait faire fi de la complexité ni du statut ambigu des explications qu'ils produisent et/ ou relaient en y accordant, au moins, un certain crédit – tout en sachant, du reste, que relayer des idées, des théories, des légendes, des ragots entendus ailleurs ne signifie pas qu'on y adhère. Pour le formuler d'un trait, si ces explications n'étaient pas persuasives et demeuraient sans aucun effet sur quiconque, il n'y aurait qu'à les reléguer au rang de curiosités et de fabulations. Si personne ne trouvait sens ni intérêt (cognitif, affectif, social) à y adhérer, à y croire (que ce soit en tout ou en partie, avec plus ou moins d'enthousiasme et de conviction), le phénomène n'aurait pas l'ampleur que nous lui connaissons aujourd'hui.

En tout état de cause, et quoique le contre-monde qu'elles prétendent dévoiler ait de quoi terrifier leurs adeptes, les grilles de compréhension que ces explications formulent sur le monde et ses drames (guerres, révolutions, famines, épidémies, catastrophes climatiques, etc.) assurent une triple fonction de réenchantement et de satisfaction cognitive. D'abord, elles confortent l'ego des « croyants » en rejetant la responsabilité d'un malheur ou d'une crise quelconque sur un ennemi (singulier ou pluriel) réputé injuste, cruel et, qui plus est, pervers ; un ennemi fantasmé dont les contours s'avèrent suffisamment flexibles et flous pour donner carrière à l'imagination. Ensuite, elles rassurent l'esprit en stabilisant le rapport au sens, puis en confirmant, contre l'hypocrisie et les manigances supposées des conspirateurs, l'existence d'un ordre juste et moral — celui du vrai monde des vrais gens. Enfin, la lucidité que ces explications affirment transmettre à leurs adeptes offre à ces derniers l'occasion gratifiante et toujours renouvelée de se distinguer de ceux qui n'ont pas vu ou qui, aveuglés, ne peuvent pas voir ni accepter la réalité du complot.

Au reste, si la dénonciation des explications conspirationnistes était aussi facile qu'on se plaît à le croire naïvement, si leur absurdité était l'évidence même aux yeux de tous, on pourrait se contenter d'en rire. Or ces théories prêtent d'autant moins à rire qu'elles témoignent d'une redoutable efficacité. C'est cette efficacité, ses causes, ses raisons, qu'il faut interroger sans faux-semblants et sans hypocrisie. Car, liberté oblige, même si cela ne va pas sans certains risques qu'il faut assumer; même si nos oreilles peuvent en être écorchées, nos représentations (sociales, morales, politiques) et nos sens troublés, les théories du complot ont le droit d'exister dans l'arène politique ; le droit d'occuper, elles aussi, une place au sein du marché bigarré des croyances et des idéologies en tout genre. D'ailleurs, Guy Haarscher (2007 : 67) rappelle que, « dans une société libre et démocratique », il faut accepter que des individus puissent « s'associer pour défendre parfois les idées les plus folles, ou pour utiliser le langage de façon désinvolte ou sophistiquement manipulée. Personne [ajoute-t-il] ne voudrait d'une police de la pensée qui aurait pour tâche de censurer le langage distordu et corrompu », celui des conspirationnistes et des autres.

À l'heure des Dieudonné, Soral et consorts, ceci mérite d'être médité. Gardons-nous de céder à la panique en légiférant ou en condamnant à tout-va, et reconnaissons combien la censure, arme ecclésiale s'il en est, bras armé du « politiquement

correct » (Hughes, 1993), n'a jamais pour effet que d'attiser la curiosité et de nourrir un intérêt démesuré et (parfois, souvent?) malsain à l'égard de ceux qui transgressent interdits, tabous et limites. Pis, cette censure donne argument aux transgresseurs professionnels, aux adversaires de la démocratie, aux idéologues, pour revendiquer, tout en criant à l'anathème et à la diabolisation, ce statut de victime qui ne leur est pas dû. Il ne s'agit pas de complaisance à leur endroit, mais de lucidité face au moins satisfaisant des remèdes. Un remède qui, tant s'en faut, n'aide pas à forger des outils personnels pour se défendre de ce que l'on réprouve à bon droit, ni pour mener le combat dans l'ordre du discours. Un remède sur la base duquel peuvent, du reste, prospérer les scléroses d'une « culture de la peur » (Crépon : 2008).

En somme, lorsque l'État et les médias se substituent aux individus en posant à leur place les frontières du pensable, du dicible et du vraisemblable ; lorsqu'ils jettent l'anathème sur les dénonciateurs des frontières en question en les taxant de criminels, ils en viennent à fragiliser ceux-là mêmes qu'ils assurent vouloir protéger (Nicolas, 2015a). D'une part, ils dispensent ces derniers de porter la réplique dans l'espace politique, c'est-à-dire de chercher et de développer une argumentation ad hoc. D'autre part, ils donnent aux admirateurs des « dissidents² » autoproclamés l'occasion facile de défendre et conforter leur position sans arguer autre chose que la répression politique et judiciaire (jugée insupportable) dont ils font l'objet. Ce qui fragilise les uns ne fait que renforcer les autres.

Dès lors, l'approche défendue ici – laquelle s'inscrit dans la continuité des travaux que je mène depuis 2009 sur, autour et à partir de ce phénomène social et langagier – prend acte d'une telle réalité (Danblon, Nicolas, 2010, 2012; Nicolas, 2010, 2014, 2015a, 2015b, 2016). Elle refuse les raccourcis et les simplifications abusives. Le but est surtout de porter attention à la matière discursive elle-même (à savoir, moins à ce qui est dit des supposés complots, qu'à la façon dont cela est dit) afin de saisir l'extraordinaire potentiel de persuasion des explications conspirationnistes et les liens que celles-ci peuvent entretenir avec la raison moderne. Il s'agit donc de penser et d'analyser ces discours à travers le rôle et les fonctions qu'ils remplissent à l'intérieur de l'espace social – discours dotés d'une « logique récurrente et métamorphique » (Angenot, 2008 : 336). Partant, mon propos ne saurait viser la collecte, la collection, ni la dissection des mille et une théories du complot dont les nouveaux médias regorgent. Les pistes que je fournirai se proposent plutôt d'aider à forger des *outils* pour comprendre ces productions de l'esprit autant que

² Qu'on pense, par exemple, à l'usage qu'A. Soral (polémiste et idéologue d'extrême droite proche de Dieudonné) fait de l'étiquette « dissident » en vue de son autopromotion, mais aussi au statut social et discursif (ce qu'on appelle en rhétorique l'ethos) dont il cherche à profiter en se revendiquant comme tel. On regardera particulièrement la page d'accueil du site animé par A. Soral, où ce dernier se présente en tenue de déporté, arborant le triangle rouge (surchargé d'un F, pour France) des opposants politiques. Accès : http://www.egaliteetreconciliation.fr. Consulté le 11/01/16. On considérera également ce qu'écrit M. Angenot (2014 : 151) à propos de la figure de l'idéologue qui, « du Moyen Âge aux temps modernes », parvient à se faire passer à la fois pour « un "pur", un opposant, un exclu volontaire des bénéfices du système en place, tout en tirant d'immenses avantages personnels de prestige et de gloire de sa position doctrinaire au milieu des "déshérités" ».

pour y répondre. Il n'empêche, chacun doit rester libre de se faire son opinion en conscience ; libre de pouvoir justifier et défendre ses croyances par les mots ; libre d'utiliser les outils de la rhétorique suivant ses convictions et ses valeurs.

Question de définition

Pour schématiser, les termes complot et conspiration³ en sont venus à désigner, l'un et l'autre, (a) une action concertée entre au moins deux personnes, (b) préparée en secret, en d'autres termes, soustraite au regard de tous ceux qui ne conspirent pas, et (c) cherchant à nuire, soit à un personnage public ou à une institution, soit, comme c'est généralement le cas aujourd'hui, au plus grand nombre, au peuple, aux citoyens, aux masses laborieuses, aux honnêtes gens, etc. Les manœuvres en cause (d) sont alors supposées déstabiliser un certain ordre des choses réputé harmonieux, créer du désordre ou une rupture dans la continuité, mettre en péril ce qui, jusque-là, était réputé bien établi, sûr et stable.

Dès lors, comprenons que, d'une facon ou d'une autre, toute discontinuité, tout drame, tout désastre (une guerre, une épidémie, une crise financière, une catastrophe écologique, que sais-je?) peut être lu, rétrospectivement, comme le résultat (possible) d'un plan, d'un accord, d'un dessein secret rattaché à une certaine intention et à des hommes – ayant une capacité de nuisance et un pouvoir inversement proportionnels à leur petit nombre. Des hommes dont on ne sait pas forcément qui ils sont (sinon des comploteurs cachés), mais dont on sait forcément qu'ils existent et agissent quelque part. Mieux, plus l'événement est ressenti comme injuste et douloureux, difficile à accepter, déroutant face aux cadres initiaux de compréhension du monde, plus il est susceptible de recevoir une explication de type conspirationniste ; laquelle s'attache, un tant soit peu, à restaurer le sens perdu et à recoller les morceaux d'un vécu en miettes. Elle donne corps, c'est-à-dire forme humaine, aux raisons et causes d'un malheur quelconque, laisse prise à l'imagination, invite à perpétuer la mise à jour des liens invisibles qui témoignent du fait que ce qui s'est passé, le drame, le désastre, n'a pas eu lieu sans raisons, ni pour rien. Inversement, lorsque que tout va bien, lorsque le monde est « enchanté », l'explication par le complot a du mal à courir. En effet, il n'est pas besoin de se rassurer, de se conforter, ni de trouver un sens qui, par définition, ne manque à personne.

Très concrètement, la démarche conspirationniste fonctionne sur le principe d'une lecture, puis d'une mise en récit totalisante et déterministe (B existe, parce que A existe) de « signes » collectés çà et là — dans l'actualité immédiate comme dans un passé plus ou moins lointain ; et ce, dans l'intention de mettre en lumière le passé et le présent, comme de prédire le futur. Opérant tous azimuts en vue de produire un ensemble explicatif cohérent, massif et sécurisant, elle s'attache (1) à recueillir et

³ Afin de disposer d'une vue plus complète des différents sens et emplois propres aux deux termes, on se reportera aux définitions du *Trésor de la langue française informatisé*. Accès : http://atilf.atilf.fr:

à combiner des événements épars élevés au statut de faits bruts, pour (2) les faire tenir ensemble au sein d'une trame narrative; ceci dans l'intention (3) d'apporter la preuve que ces faits sont *forcément* liés entre eux (4) en ce qu'ils résultent d'une cause unique, c'est-à-dire (5) d'un complot dont ils témoignent et (6) au sein duquel les participants répondent à une nature profonde, un agenda caché, des obligations ou des pulsions mauvaises et destructrices (pour le plus grand nombre, le peuple, les « petits »...) qui les déterminent.

Par exemple, l'idée selon laquelle il existe, ou existerait, des « signes qui ne trompent pas » se retrouve dans l'interview donnée au journaliste suisse Darius Rochebin par Joseph (Sepp) Blatter après sa réélection le 29 mai 2015 à la tête de la Fédération internationale de football amateur (UEFA) – avant qu'il n'en vienne, finalement, à démissionner trois jours plus tard. Sepp Blatter s'attache à fournir des réponses aux accusations de corruption portées contre la Fédération et réagit à l'arrestation de sept hauts responsables de celle-ci. Refusant de croire à « une simple coïncidence » et se fondant, d'une part, sur un trouble (« ça sent pas bien ») et, d'autre part, sur l'interprétation d'une série de « signes » (l'agitation des « médias anglais », l'implication des États-Unis identifiés comme le premier supporter de la lordanie donc « de [s]on adversaire »), Sepp Blatter invogue des raisons cachées derrière « l'attaque américaine » comme derrière « la réaction de l'UEFA et de monsieur Platini ». Raisons dont la lecture menée par les vrais lucides est propre à donner du sens à la situation délicate, et pour lui inacceptable, dans laquelle il se trouve avec d'autres. Des « signes » qui ne manquent pas, dès lors, de sonner comme des preuves tangibles que le complot est là :

« On m'enlèvera pas l'idée que c'est [plus qu']une simple coïncidence cette attaque américaine deux jours avant les élections à la FIFA, et ensuite la réaction de l'UEFA ou de monsieur Platini. [...] Mais enfin, ça sent pas bien. [...] Il y a, comment dirais-je, des signes qui ne trompent pas : les Américains étaient candidats à la Coupe du monde de 2022, ils ont perdu. Les Anglais étaient candidats à la Coupe du monde de 2018, ils ont perdu. Alors [le problème vient] justement avec les médias anglais et le mouvement américain qui est venu maintenant s'implanter à la FIFA. [...] Il y a quelque chose qui va pas. [...] Il ne faut pas oublier que les États-Unis sont le sponsor numéro un du Royaume hachémite, donc, de mon adversaire » 4.

Rationnels versus irrationnels: une impasse

Pourtant, quoiqu'on se plaise à penser le contraire pour se rassurer; nous sommes tous enclins, à des degrés divers, à raisonner sur la base d'explications de type conspirationniste; explications qui reposent sur l'existence de causes et d'actions cachées (attribuables à quelqu'un ou quelques-uns en particulier) censées jouer contre nous. Un échec scolaire ou professionnel, une querelle de voisinage, un conflit

⁴ La vidéo de l'entretien est consultable sur le site internet de la Radio Télévision suisse (RTS). Accès : http://www.rts.ch/play/tv/videos-en-bref/video/sepp-blatter-lentretien-integral?id=6824365#%2Ft=0. Consulté le 10/01/15.

familial, une rupture amoureuse, et nous commençons à échafauder des scénarios possibles, complexes, tordus voire douteux pour expliquer cet état de fait. Scénarios qui, bien souvent, nous aident à garder la face, à conserver une certaine estime de soi, à restaurer notre fierté blessée en faisant reposer sur l'autre, les autres, l'institution, les dirigeants, le (trop fameux) « système », etc., la responsabilité de la situation pénible. C'est pourquoi, même si l'envie ne manque pas, nous ne saurions opérer une dichotomie trop rigide entre, d'un côté, les hommes rationnels, les esprits cohérents et lucides et, de l'autre, les crédules, les naïfs, les imbéciles, les fantaisistes de tout poil : ceux pour qui ces théories font sens d'une manière ou d'une autre⁵. Du reste, admettons que la dichotomie, aisément réversible, vaut aussi depuis l'autre bord : les crédules (aux yeux des premiers) se proclament éclairés et dénoncent leurs accusateurs comme des naïfs ou des pervers incapables de regarder la vérité en face. L'impasse est alors de se satisfaire d'une analyse en miroir inversé suivant laquelle les « lucides » héroïsés par les uns répondent aux « aveugles » ridiculisés par les autres.

N'ayons pas la balourdise ni l'imprudence de croire que seuls les esprits simples et ignorants, les psychologies fragiles sont susceptibles de tomber dans le piège illusionniste des explications par le complot. Au contraire, il faut reconnaître la tendance ordinaire que nous avons tous, y compris dans le champ scientifique, à écarter avec mépris ou bien à railler les idées et les opinions qui, *a priori*, nous semblent « inintelligibles » ou « absurdes ». Tendance qui nous porte trop facilement « à conclure [...] que le groupe ou l'individu » qui les soutient y a « investi une "foi" dépourvue de raisons » :

« [U]ne croyance collective, même jugée affligeante et odieuse, est toujours une machine à susciter des raisonnements et des argumentations ; les écarter a priori n'est pas de bonne méthode. [...] Les arguments qui soutiennent une croyance, particulièrement une croyance que je n'aime pas vont être sans doute jugés de mauvais arguments comportant des généralisations abusives, des non sequitur, des contradictions internes, des paralogismes. [...] L'idée que les croyances fausses [...] sont fondées sur autre chose que des raisons, sur des "états d'âme" collectifs, sur de l'irrationnel inculqué, sur des "forces" sociales qui s'imposeraient à la conscience de l'individu, est avant tout une idée intuitive. Rien en effet ne relève plus de l'intuition spontanée que la tendance à étiqueter "croyance irrationnelle", "illusion", "besoin inconscient", "influence du milieu", "mise en condition", les idées que je ne partage pas ; je me débarrasse ainsi à bon compte de la nécessité de comprendre pourquoi et dans quelle mesure elles avaient ou elles ont, ailleurs et pour d'autres, du sens et de la crédibilité » (Angenot, 2014 : 115-116).

Marc Angenot (2014:119-121) poursuit en soulignant que les « bonnes raisons » que formulent les individus de manière collective pour donner du sens à une situation pénible et rétablir une cohérence perdue ou très incertaine, quoiqu'elles ne représentent « aucunement la Raison », reflètent « un contexte "vécu" que l'on doit chercher à s'expliquer en même temps qu'on les élucidera partiellement ». Par ailleurs, il s'avère que « dans les sociétés modernes », lesquelles sont « polyvoques, conflictuelles et compartimentées, les bonnes raisons des uns entrent en conflit synchronique avec les, parfois, meilleures raisons des autres ».

⁵ Au reste, à partir d'un grand nombre d'études sociologiques, G, Bronner (2013 : 282) relève « que la formation intellectuelle des esprits n'implique pas forcément une proximité à la pensée scientifique et n'immunise pas contre les croyances fausses ou douteuses ». Et l'auteur de rappeler que « [c]ertains éminents personnages de l'histoire, réputés pour leur finesse intellectuelle, se sont eux aussi illustrés par leur adhésion (au moins relative) à des croyances saugrenues ».

De fait, voir un complot (petit ou grand) derrière un drame, un désastre vécu, n'est pas irrationnel en soi, notamment lorsqu'il s'agit, en un premier temps, de retrouver apaisement et quiétude en construisant du sens, en recréant du lien et de la causalité, en tracant les contours d'un ordre juste du monde. Ceci étant, je ne soutiens pas qu'il s'agit là de la seule réponse possible au drame ou au désastre en question, ni que le sens construit soit satisfaisant, congruent à la réalité ou éthiquement valable, seulement qu'il n'y a, dans le travail de mise en cohérence des événements épars, dans le récit qui se fait jour, rien d'absolument irrationnel. Et quoiqu'il faille bien plus d'un pas pour en arriver au grand complot mondial (qui incrimine, ensemble ou séparément, le gouvernement américain, Israël, le groupe Bilderberg, le Fonds monétaire international, la Banque mondiale, l'Organisation mondiale du commerce, la commission Trilatérale, etc.), la tournure d'esprit reste indubitablement la même : identifier des causes ; se rendre maître de l'explication ; se singulariser; se rassurer en établissant la possibilité d'un monde juste. Entendonsnous, sachant que l'histoire regorge de complots sanctionnés par des succès divers (assassinat de Jules César, affaire des Poisons, complot du 20 juillet 1944 contre Hitler, Watergate, etc.), il n'est pas interdit de s'interroger, de douter, ni de penser que des complots continuent de se tramer aujourd'hui encore. Du reste, cette position se trouve largement nourrie, renforcée par le sentiment de corruption du personnel politique (né de ses mensonges, collusions, conflits d'intérêt, avérés ou présumés) et par la défiance à l'égard des médias dits « mainstream ».

Pis, le point est capital, la modernité a érigé la critique et le doute en valeurs suprêmes. Elle en a fait le cœur de l'autonomie du sujet, le cœur de la raison moderne. Celui qui doute, qui exprime son incrédulité, qui cherche à se faire sa propre opinion et à en savoir plus, qui n'a pas une confiance aveugle dans l'autorité des puissants ni dans les intentions des décideurs, semble répondre, au premier chef, aux exigences impérieuses de l'esprit moderne. Il se sent, plus que n'importe qui, conforté et justifié dans la position qu'il adopte et cherche à défendre face à ceux qui reçoivent les événements du monde et leurs explications sans les interroger. Et bien que ce soit finalement pour en dévoyer l'esprit et la pratique, chez celui qui l'exhibe comme un étendard, le doute en question affermit la conviction d'être le représentant exemplaire d'une raison devenue introuvable chez les autres. Les positions prises par Alain Soral à longueur de livres et de monologues interminables (relayés via le site internet de son mouvement « Égalité et Réconciliation ») s'avèrent remarquables sur ce point. Douter de tout permet alors de ne plus douter du tout (Danblon, Nicolas, 2010; Nicolas, 2014).

À ce titre, même si les théories du complot ne datent pas d'hier, ni même d'avant-hier, la modernité – dont elles sont les enfants terribles – leur a donné une dimension singulière et sans précédent en accordant, malgré elle, une légitimité certaine à ceux qui les soutiennent, en les faisant passer, aux yeux de quelques-uns, pour des héros et des chantres de la liberté. Pour sa part, Pierre-André Taguieff (2005) relève que les années 90 – avec la chute de l'Union soviétique et les craintes, à (l'extrême) gauche comme à (l'extrême) droite, face au projet d'un « Nouvel Ordre Mondial » (en anglais,

« New World Order » ou NWO) porté par un gouvernement occulte –, puis les années 2000 – avec les effets diversement maîtrisés de la mondialisation et les derniers coups adressés (entre autres victimes) aux vieux mythes du progrès, du rationalisme et de l'universalisme – ont vu le phénomène conspirationniste s'amplifier de façon considérable. Catastrophisme, logique du pire et démystification d'un côté, recherche du sens caché des choses, cheminement vers une totalité perdue et aspiration au réenchantement de l'autre en sont venus à constituer les deux faces d'une seule et même politique du soupçon généralisé.

Effet d'évidence, argumentation et immunité

Les explications par le complot, en d'autres termes par l'existence de raisons cachées, de liens souterrains, de forces occultes, de pactes secrets, sont particulièrement efficaces en ce qu'elles affirment lever le voile sur une réalité prétendument dissimulée aux yeux de tous. Une réalité dérangeante, inquiétante, terrifiante même, que seuls les plus courageux, les cœurs purs, les citoyens honnêtes sont censés pouvoir regarder sans faillir. La connaissance de cette réalité est alors capable de produire un soulagement inversement proportionnel à la terreur que l'incroyable puissance des comploteurs peut, ou devrait, inspirer par ailleurs. Partant, ces explications laissent pénétrer ceux qui y adhèrent (un peu voire beaucoup) dans un contre-monde, un univers d'initiés admissibles à cette vérité profonde interdite aux profanes – à savoir, par exemple, que les Twin Towers ont subi une démolition contrôlée, que le virus Ébola est une invention américaine destinée à réduire la population du continent noir, que l'assassinat des journalistes de Charlie Hebdo n'est qu'une opération sous « faux drapeau » (false flag) menée par les adversaires de l'islam, etc. Dans une vidéo mise en ligne le 11 septembre 2011 dans le but d'accréditer les théories conspirationnistes liées aux attentats commis dix ans plus tôt, le cinéaste Mathieu Kassovitz témoigne d'un tel état d'esprit et raconte son trajet personnel : « [A]dmettre que quelque chose ne va pas dans la thèse officielle, comprendre la façon dont évidemment elle a été fabriquée, [...] c'est un travail sur [soi] que beaucoup de gens ne sont pas capables de faire, que la majorité n'est pas capable de faire »⁶. Quant à la réalité, jugée flagrante, de cette fabrication, évidemment, le doute n'est pas permis.

En somme, la lucidité et la rencontre de l'évidence ne sont pas données à tous. La vérité se mérite. Elle ne s'obtient jamais que de haute lutte : par la fréquentation assidue des « signes qui ne trompent pas », par le « travail sur soi », par le renoncement aux « thèses officielles », par le refus « héroïque » des apparences trompeuses. Comme l'explique de façon pour le moins topique un certain « Goldin » (sur un forum en ligne dédié au jeu de rôle World of Warcraft), à propos du prétendu complot mondial des Illuminatis, la conversion à l'évidence implique un effort personnel de

⁶ Extrait de la tribune libre mise en ligne par Mathieu Kassovitz le 11 septembre 2011. Accès: http://www.agoravox.tv/tribune-libre/article/mathieu-kassovitz-parle-du-11-31679. Consulté le 16/11/15.

dessillement, un réapprentissage de la vue, une sortie de l'aveuglement général : « le peux comprendre que pour certaines personnes qui sont éduquées dans le mensonge depuis leur naissance [...] c'est difficile à croire les théories du complot, moi aussi au début je n'y croyais pas, il m'a fallu du temps pour me mettre en tête que le monde n'est qu'un ramassis de mensonges. C'est sûr qu'ouvrir son esprit c'est vivre dans un autre monde »7. Dès lors, à l'évidence de tous, évidence des aveugles en guelque sorte, se voit substituée celle des voyants – seule réelle et authentique. Laquelle, chronologiquement seconde, n'en est pas moins première en valeur et en vérité. Né d'un arrachement volontaire au prétendu monde des apparences, l'effet d'évidence constitue, en l'occurrence, un ressort majeur des théories du complot. Au reste, cet effet permet au discours conspirationniste de fonctionner en vase clos et en circuit largement fermé. Il sert à rabattre le contre-monde sur lui-même, donc sur le récit qui lui donne corps. Il immunise l'explication face à la critique et au doute. Il dispense ceux qui adhèrent de s'interroger plus avant et d'exposer à la critique leur acte d'adhésion. Cela rejoint une autre analyse de Marc Angenot (2014 : 230) quant à ce qu'il nomme les « communautés à base de persuasion ». Lesquelles se chargent, écrit-il, d'épargner « à leurs membres des objections qui ne pourraient venir que "de l'extérieur" et que le groupe s'arrange pour cesser d'écouter [...]. Elles leur épargnent aussi les démentis qui, par aventure, viendraient du monde empirique, [et] leur procurent enfin des moyens de résistance têtue et de surdité volontaire et un arsenal de répliques sophistiques destinées à rafistoler leurs certitudes éventuellement ébranlées ».

Comprenons bien, si l'évidence est là, cela veut dire qu'il n'est pas, ou plus, besoin de chercher des arguments pour justifier ce qui, par définition, ne fait aucun doute ; ce que personne de sensé ne saurait contester de bonne foi. À cet égard, nous savons, d'Aristote à Chaïm Perelman, que lorsqu'il s'agit de faire admettre ou de promouvoir une thèse dont l'évidence devrait « s'impose[r] à tout esprit attentif, il n'y a pas lieu d'argumenter : dès que la vérité [se donne] d'une manière contraignante, quand l'évidence ne laisse aucune liberté de choix à la volonté, toute rhétorique est superflue » (Perelman, 1982 : 207). En conséquence, la logique propre aux discours conspirationnistes n'est pas d'argumenter (même si des ressources argumentatives se trouvent mobilisées sous la forme d'un mille-feuille), ni de donner des raisons de croire en ce qui est vraiment, mais de pointer les lieux (supposés acquis aux agents du complot) où naissent les illusions, les méprises, les mensonges ; pointer là où l'évidence, par définition, ne saurait se trouver : grands médias ; « thèses officielles » ; discours institutionnels ; recherche subventionnée... De « l'imposture de la lune » (Herman, 2010) aux (fausses) exécutions de l'État islamique⁸, les exemples sont nombreux. En

Message de « Goldin » posté le 20 août 2010. Accès: http://kirintor-rp.forumsrpg.net/t3461-illuminatisfranc-macon-et-le-complot-mondial. Consulté le 10/12/15.

⁸ On pourra consulter l'article « Exécutions de l'E : une mise en scène dévoilée, McCain éclaboussé » publié le 11 juillet 2015 sur le site d'information pro-russe et conspirationniste Sputnik : « Rappelons que depuis août 2014, les terroristes de l'État islamique ont publié plusieurs vidéos d'exécutions, Leurs victimes étaient pourtant miraculeusement calmes, prononçaient leurs derniers mots et mourraient dans les bras des terroristes. De nombreux internautes ont considéré ces vidéos comme étant fictives,

d'autres termes, l'évidence qui naît dans le refus d'accepter ce qui est jugé trop évident protège l'explication conspirationniste contre les tentatives d'en subvertir la légitimité. Laquelle tient moins à ce qui est dit des faits (leur interprétation, leur lecture) qu'à l'exploitation, et même plus, la surexploitation, de l'ambiguité qui sans arrêt les habite.

Que le rétroviseur de la voiture utilisée par les frères Kouachi lors de l'attentat de Charlie Hebdo soit en réalité chromé et puisse paraître tantôt blanc, tantôt noir, en fonction de son exposition, ne saurait, aux yeux des croyants (pour qui l'existence de deux voitures ne semblait pourtant faire aucun doute), disqualifier la thèse du complot ni mettre à mal la pertinence de leur démarche⁹. Ici, c'est le « trouble » lui-même qui tient lieu d'évidence, donc de preuve, qu'une manipulation a lieu. Conformément à l'« effet Fort » décrit par Gérald Bronner (2013 : 87-93), la confrontation à la réalité objective ne s'avère manifestement pas suffisante pour discréditer la thèse du complot ni pour compromettre son efficacité persuasive. En effet, potentiellement sans fin, la requalification des faits au regard d'éléments nouveaux demeure toujours possible. Dès lors, les requalifications successives (qui évitent de dénoncer la théorie elle-même, ses fondements, ses principes) dessinent l'itinéraire d'une pensée fermée et, tout compte fait, profondément stérile (Nicolas, 2010).

Dans l'esprit des adeptes, le démenti factuel apporté à B (en l'occurrence, la présence de deux voitures), ne saurait *absolument* menacer l'existence de A – le complot en tant que tel. Ceci dit, même si cela peut gêner ou inquiéter au regard des risques induits pour la stabilité de notre rapport au monde, au regard d'une certaine conception du bon sens et de la raison, il faut admettre que le passage de non-B à non-A n'est pas contraignant, pas totalement du moins. Ensuite, vouloir expliquer cette manœuvre en termes d'« immunité » face à la critique et à l'apport de preuves, face à la réalité des faits, reste pertinent jusqu'à un certain point. Cette explication aide à comprendre l'efficacité bien réelle du cordon sanitaire ou sécuritaire que les « théories du complot » parviennent à établir pour préserver l'intégrité de leur vision du monde où le complot fait loi. À cet égard, nous pourrions utiliser la métaphore du *mur de verre* sur lequel viennent s'épuiser ou expirer les faits. Des faits que chacun peut voir, et que nul ne saurait *absolument* ignorer – transparence du mur oblige. À ce titre, comme le montrent Joseph E. Uscinski et Joseph M. Parent, non sans une pointe d'humour et de malice :

notamment à cause des réactions des torturés et de la qualité des vidéos ». Accès : http://fr.sputniknews.com/international/20150711/1016963919.html. Consulté le 06/01/16.

⁹ Les propos d'un dénommé « Jaxon » me paraissent exemplaires d'une telle façon de raisonner : « Merci Panamza, encore une fois, tu fais la différence et rends sa gloire au journalisme d'investigation. N'en déplaise à Mr. Barbier avec sa liberté d'expression à géométrie variable, son tableau de merde et son écharpe. Et bien sûr, lorsque Fourest et ses maîtres parleront de théorie du complot, tout ce qu'ils seront capables de citer ce sont les fameux rétroviseurs et le head-shot [du policier Ahmed] Merabet... Ils seraient parfaitement incapables de relever tous les points pertinents que tu relèves depuis cette sombre affaire ». Datées du 1^{er} février 2015, ces lignes commentent un article du site Panamza.com (site d'information dite « subversive » et notoirement antisémite) publié le 31 janvier 2015 : « Les terroristes de Charlie Hebdo ont changé de véhicule devant un local utilisé par l'armée israélienne », Accès : http://www.panamza.com/310115-charlie-israel-patistory. Consulté le 20/11/15.

« Quand les prédictions de certaines théories du complot ne se concrétisent pas et que rien n'est corroboré, celles-ci ne méritent rien d'autre que de disparaître à jamais. Les déclarations d'immunité propres à ces théories ne devraient pas leur accorder la vie éternelle. Les théories du complot devraient être contraintes de faire la preuve de ce qu'elles avancent dans un délai raisonnable ou, à défaut, d'être impitoyablement abandonnées. Il y a bien trop de problèmes pressants dans le monde pour gaspiller la matière grise dans une impasse sans lendemain » (Uscinski, Parent, 2014 : 36, je traduis ; voir aussi Donovan, 2002, 2004, 2006).

Toutefois, l'explication par l'immunité s'avère, je crois, un peu trop facile et confortable. Elle donne à voir d'emblée les arguments utilisés pour conserver une certaine croyance en A malgré la réfutation de B comme irrationnels, sinon comme pathologiques. Bien sûr, l'excès de rationalité dont les « théoriciens » du complot font preuve, le côté éminemment ratiocineur de ceux-ci, témoignent d'une dérive de la raison. Laquelle est alors incapable de se mettre à l'épreuve des faits, comme à l'épreuve des autres (Nicolas, 2014 ; Danblon, Nicolas, 2010, 2012). Mais cette dérive, tant s'en faut, n'est pas l'apanage du conspirationnisme. Elle se rencontre, par exemple, dans l'immunité développée par les théoriciens néoclassiques face aux positions et propositions des économistes dits « hétérodoxes », c'est-à-dire dans l'incapacité qu'ont les premiers de réviser leur système de croyance en intégrant les critiques provenant des seconds (Fullbrook, 2005). Il importe de chercher encore plus loin, d'affronter le problème inconfortable du hasard et de la transparence au sein de la pensée moderne.

Refus du hasard et transparence absolue

En tout état de cause, au sein des théories du complot, pour ceux qui les produisent et y adhèrent, le hasard n'a pas sa place (Bronner, 2006). Il fait figure d'intrus dans la mesure où tout ce qui a lieu – le pire notamment – est censé être le résultat d'intentions et de décisions *purement* humaines, que d'aucuns, pour créer illusion et aveuglement, habillent des oripeaux du hasard. Les malheurs, troubles et crises que traversent les sociétés, ceux que subissent les hommes, les petits, les obscurs, les sansgrades, sont *nécessairement* imputables à quelques « puissants », quelques « grands », censés en tirer profit et/ou plaisir d'une manière ou d'une autre. Pour les tenants des explications conspirationnistes, le monde, peuplé d'ombres et d'apparences, n'est jamais tel qu'il paraît ; jamais tel qu'« on » (pris dans son extension la plus large) voudrait nous le faire accepter. Ces derniers attribuent aux acteurs sociaux une rationalité toute-puissante et une fiabilité à toute épreuve. Rationalité qui, tout simplement, est introuvable parce qu'elle est inhumaine. Joseph E. Uscinski et Jospeh M. Parent (2014 : 45) mettent clairement l'accent sur ce point :

« Incontestablement, les individus sont parfois rationnels, mais les théoriciens du complot postulent que les acteurs impliqués dans leurs théories le sont toujours. [...] Il y a, d'une part, la rationalité, d'autre part, il y a l'hyper-rationalité. Les théoriciens du complot considèrent souvent que les conspirateurs ont la capacité extralucide de connaître à l'avance la façon dont leurs

plans vont se dérouler dans des conditions de volatilité. [...] Ceux qui conspirent sont souvent supposés agir conformément à leur plan, et ceci à tout moment »¹⁰ (je traduis).

De fait, si la « raison » (même perverse ; surtout perverse) est là, omniprésente, omnipotente, le hasard est exclu. Renoncer aux sirènes des explications par le hasard, c'est alors sortir de l'aveuglement. Voici ce qu'écrit un certain « Testou » à propos du déroulement de l'attentat de *Charlie Hebdo* : « Des types aussi bien préparés, avec un sang-froid à toutes épreuves, professionnels. La fuite est préparée [...]. Ils savaient ce qu'ils faisaient. Il n'y a pas de hasard dans ce genre d'attentats ». Et « Ryann » de souligner à sa suite : « D'ailleurs, la voiture volée a été abandonnée au 45, Rue de Meaux, dans le 19e arrondissement de Paris, non loin de Michkenot Israël, synagogue sous l'autorité du grand rabbin de Paris, Michel Gugenheim. Peut-être une piste à explorer...? » Les points de suspension sont, en l'occurrence, lourds de sous-entendus.

Ceci dit, cette tournure d'esprit n'est pas l'apanage des amateurs d'intrigues propres à percevoir des complots partout. Elle réside, disons-le, au cœur même du désir que nous avons de rendre les choses maîtrisables, mesurables, calculables, bien assurées ; au cœur de notre soif d'efficacité et de certitude ; au cœur, en somme, de notre modernité. Laquelle, fascinée par ce qui est pur, lisse, réglé et calibré, a élevé la stabilité, l'ordre, la prévisibilité des êtres et des événements du monde en idéal de la vie bonne, en fondements de notre existence et de nos attentes politiques. Elle a substitué « l'univers de la précision » au « monde de l'à peu près » (Koyré, 1948) qui, jusqu'alors, prévalait. Partant du principe que l'exactitude est de ce monde (ce que les Anciens n'auraient, de leur côté, jamais admis), la modernité a, du même coup, consacré le « hasard sauvage » en mauvais autre radical, travaillant sans relâche à son éradication.

Ancien opérateur de marché devenu philosophe, Nassim Nicholas Taleb (2012 : 136-138) identifie dans la modernité un « polissage systématique des irrégularités du monde et la répression de la volatilité et des pressions » de l'environnement. Plus encore y voit-il le sacre redoutable d'une « croyance inconditionnelle en la prédiction scientifique quel que soit le domaine ». Croyance qu'il relie à une volonté « de comprimer l'avenir au moyen de réductions numériques » (ibid.). À cet égard, en s'appliquant à nier, ou plutôt à évincer les irrégularités et scories en question, en faisant du hasard une sorte d'ennemi public, en méprisant ce qui tient de l'approximation pratique, en coupant les hommes de leur environnement, la modernité a rendu ceux-ci bien fragiles. Fragilité qui se signale par un accroissement considérable du besoin d'informations en tous genres (qui, pour la plupart, demeurent inessentielles), par un goût démesuré pour ce qui est clair

¹⁰ En même temps, et c'est ici que réside une part de la contradiction, s'il est possible de prendre connaissance du complot c'est que, malgré cette rationalité hors-norme, les conspirateurs se trouvent confrontés, malgré eux, au « caractère imprévisible de la vie et des gens ; [ils] doivent [alors] changer leurs plans, font des erreurs, et se voient contraints d'improviser en corrigeant à la volée » (Uscinski et Parent, 2014 : 45, je traduis).

¹¹ Messages postés les 7 et 8 janvier 2015. Accès: http://www.egaliteetreconciliation.fr/Fusillade-a-Charlie-Hebdo-au-moins-12-morts-dont-Charb-Cabu-et-Wolinski-30097.html, Consulté le 20/12/15.

et sans taches, par une idéalisation de la transparence. Ici se nichent le mythe du contrôle absolu et en temps réel, celui de l'omniscience, celui d'une culture naturalisée. Dans cette optique, l'opacité ne saurait être vue comme une propriété inhérente au monde et aux choses. Elle n'est jamais que le fruit d'un défaut de notre connaissance, le produit malin des manipulations (opérées dans l'ombre) de quelques-uns qui cherchent à brouiller les cartes à l'insu de tous.

Ici, le problème est double. D'abord, une telle conception des choses ignore ou néglige les implications pratiques du processus décisionnel : le silence autant que la mise à l'écart qu'il implique ; le fait que tout ne peut être « décidé par le tourbillon, par l'agitation bruyante des médias, dans la transparence assimilée à l'immédiateté et l'immédiation » (Goyet, 2009 : 473). Ensuite, elle oublie que le monde n'est pas transparent, pas autant qu'on pourrait le penser ou qu'on aimerait le croire, au regard. notamment, des avancées d'une science réputée toute-puissante. Notre histoire est jalonnée d'événements inouïs, surprenant, sidérants. Des événements qui, sans cesse, mettent en péril nos anciens cadres de pensée, d'interprétation, de lecture. La faillite presque instantanée du hedge fund Long Term Capital Management en 1998 est de cet ordre, les attentats du 11 septembre 2001 et les « Printemps arabes » de 2010-2013 le sont également. Ceci ne veut pas dire, tant s'en faut, que nous ne sommes pas capables de produire a posteriori des récits (grands ou petits) pour rendre intelligible ce qui s'est passé en relevant des signes avant-coureurs, à savoir, en sélectionnant cà et là, dans l'histoire vécue, des indices pertinents, en montrant que telle action a eu tel effet. Il n'empêche, ces signes, ces indices, ces actions ne peuvent être jugés avantcoureurs, pertinents, ou causes de quelque chose que parce que nous savons ce qui est advenu... parmi une multitude d'autres possibles tout aussi probables.

De fait, les récits en question, qui donnent une très confortable illusion de continuité et de transparence événementielle, laissent naïvement penser que ce qui a lieu n'est jamais que « le prolongement déterministe de notre perception du passé » (Taleb, 2007 : 256). Il s'agit là d'un biais cognitif majeur qui fonctionne chez les conspirationnistes mais pas uniquement. Comme l'affirme à ce propos Nassim Nicholas Taleb, « [i]l y a un angle mort : quand nous pensons à demain, nous ne le concevons pas en termes de ce que nous pensions d'hier ou d'avant-hier. Ce manque d'introspection fait que nous n'arrivons pas à tirer la leçon de la différence entre nos prévisions passées et leurs résultats subséquents. Quand nous pensons à demain, nous le projetons simplement comme un autre hier » (ibid. : 256-257).

Au reste, reconnaissons qu'il faut du courage, de l'audace et surtout des outils, langagiers notamment, pour faire face au hasard et à la « puissance de l'imprévisible », pour accepter et répondre à la survenue incidente des « cygnes noirs »¹². Ces derniers déroutent notre entendement et fragilisent sans cesse notre rapport

Popularisée par N. N.Taleb (2007), l'expression fait référence à la découverte de cygnes noirs, en Australie à la fin du xvie siècle, à une époque où les Européens considéraient, à tort, qu'il ne pouvait exister, par définition, que des cygnes blancs. Découverte qui ne manquât pas de troubler considérablement lesdits Européens, les obligeant à réviser largement leur conception du monde. Par extension, un « cygne noir »

à la réalité, aux autres et à nous-mêmes, parce que rien dans les événements de notre histoire, rien dans les expériences stockées à l'intérieur de notre mémoire individuelle et collective, ne permet vraiment d'anticiper l'ampleur des conséquences dramatiques qu'ils portent. Ils nous confrontent à une précarité qui, pour le moins, n'est pas confortable ; une précarité, source de frustration et de ressentiment qu'il n'est pas facile d'assumer, à moins de se faire violence et d'être outillé. En effet, elle témoigne de notre absence de toute-puissance (à laquelle une certaine conception de la science et de la raison modernes veut nous faire croire) et de l'incapacité que nous avons à maîtriser vraiment, autant qu'à expliquer les événements du monde.

Conclusion

Finalement, pour mieux comprendre le statut des théories du complot aujourd'hui, il nous faut aborder celui des mythes d'hier. Face aux scléroses du prêt-à-penser, le philosophe Georges Gusdorf (1953 : 276) nous invite à ne pas rejeter le mythe « comme un ordre de l'irrationnel ou de l'arbitraire, [ni] comme une source de représentations frauduleuses qui abusent de notre confiance ». Superstitions et représentations auxquelles les modernes auraient, croit-on souvent, eu le bon goût et la sagesse de renoncer. Au contraire, Georges Gusdorf y perçoit un moyen de prendre en charge l'opacité et la complexité du réel, de se réapproprier le monde en opérant un détour par l'imaginaire. Pour lui, le mythe, qui possède à la fois une fonction médiatrice et une dimension revigorante, rattache les hommes à leur environnement plus qu'il ne les écarte ou ne les sépare de lui. Il les aide à prendre conscience d'eux-mêmes, les replace dans la totalité et confère au monde une dimension strictement humaine, incarnée. Parce qu'il est « mesure et non pas démesure », le récit mythique vise à « rendre la vie possible. Il donne aux sociétés humaines leur assiette et leur permet de durer » (ibid. : 24). Partant, nous ne saurions prendre argument ni ombrage du caractère non littéral du rapport entre le monde et le mythe, ni de l'extravagance de celui-ci, pour l'accuser, d'un seul geste, d'être irrationnel donc sans valeur, même si certains ne s'en privent pas, justifiant le bienfondé leur dénonciation au nom de la science et de la rationalité bien comprises. En d'autres termes, la conscience mythique des Anciens et celle des sociétés primitives ne relèvent pas de l'imposture ni de l'aliénation. Il s'agit bien plutôt d'une « béquille » ou d'un appui circonstanciel à une situation délicate, d'un moyen de passer l'épreuve du sens (du non-sens surtout) ou de se relever après elle.

Concrètement, en glorifiant la science ou, du moins, une certaine idée de la science, en érigeant celle-ci en seule voie de l'expérience et en unique mesure de la réalité humaine, en laissant libre cours à une vérité conquérante, partout et toujours, la raison moderne a mis le mythe et ses fonctions profondes au rebut. Elle a durablement sapé ses conditions d'exercice ritualisé. Elle lui a retiré sa dimension

désigne un événement hautement improbable, dont la survenue, forcément imprévisible, est porteuse de conséquences aussi exceptionnelles qu'impossibles à anticiper, donc à maîtriser.

pratique, c'est-à-dire, précisément, humaine. Dans le but d'établir l'esprit sur lui-même — esprit sans corps, c'est-à-dire également sans instincts —, le positivisme et l'intellectualisme débridés se sont appliqués à tuer le mythe, à le chasser hors de la cité, hors du monde des hommes, hors de la boîte à outils dont ceux-ci pouvaient disposer pour l'habiter et pour le dire. De fait, si l'entreprise de « démystification » a permis d'écarter, sans doute à bon droit, les anciennes « fabulations imaginatives », il a aussi entraîné « le rejet de l'affectivité [et une] méfiance systématique vis-à-vis du sensible ». Ainsi, face à une conscience mythique déchue, notre modernité n'a pas pris garde au « retour du refoulé » (*ibid.* : 198-200). Et, sans prêter attention aux conséquences funestes que cela pouvait avoir, elle a laissé s'installer son avatar moderne ; lequel, « libéré de tout contrôle traditionnel, s'est révélé capable de tous les excès et de toutes les horreurs » (*ibid.* : 213). En coupant les liens pourtant étroits entre « la raison » et les « instincts, qu'elle prolonge en les promouvant », le rationalisme que nous chérissons s'est « condamn[é] à déraisonner » (*ibid.* : 312).

Tandis que le mythe à l'ancienne mode était réellement vécu, incarné, reconnu et accepté comme mythe, c'est-à-dire comme une « béquille », les mythes d'aujourd'hui, stériles et impraticables, se prennent pour ce qu'ils ne sont pas, à savoir une manifestation authentique de la science victorieuse. Pis, ils tirent de cette revendication une stature et une crédibilité inespérées. Les théories du complot telles que les a étudiées Raoul Girardet (1986, voir aussi Dard, 1998) tiennent bien lieu de mythes politiques modernes. Et ceci au sens où la politique s'est peu à peu éloignée d'une pratique vivante de la parole rhétorique, entendue comme outil pour avancer dans un monde flou où le précaire fait loi : un outil pour pratiquer et pour sans cesse mettre à l'épreuve le champ des valeurs. Ces théories témoignent donc d'un « type d'aliénation » à l'intérieur de laquelle « les valeurs fondamentales se trouvent stérilisées ou du moins frappées d'anesthésie » (Gusdorf, 1953 : 212-213). Par mépris du sensible et faute de reconnaître l'opacité du sens, nous autres modernes en sommes venus à croire en nos mythes, à ne plus voir en eux des outils ou des instruments pour habiter le monde, mais un reflet de sa réalité objective, une simple et saine présentation des faits.

À cet égard, Nassim Nicholas Taleb (2012:260-263) opère une distinction féconde entre narrations « instrumentale » (qui est un appui dans l'action) et « épistémologique » (qui piège la pratique à l'intérieur d'une théorie prise au pied de la lettre). La première est caractéristique du mythe à l'ancienne mode. Plébiscitée par la modernité, la deuxième habite, mais sans nulle exclusive, les théories du complot. Lesquelles témoignent avec force de « notre quasi-incapacité à observer des suites d'événements sans leur attribuer une explication, ou, ce qui revient au même, sans leur attribuer coûte que coûte un lien logique, une flèche de relation ». Par suite, dès que « notre impression de comprendre les choses » devient totalisante et tyrannique, dès que le récit produit sur le monde et les autres nous porte à considérer l'avenir avec les œillères du passé, dès qu'on se refuse à reconnaître l'opacité de la réalité, nous nous rendons extrêmement vulnérables face à « l'incertitude sauvage » (Taleb, 2007 : 101). Or, faute d'une réponse alternative, d'une conscience de ses causes, de lucidité sur nous-mêmes et sur les explications

que nous fabriquons avec les moyens du bord, c'est cette vulnérabilité qui, sans arrêt, renforce la place et le succès de la démarche conspirationniste. Vulnérabilité qui nous est devenue inacceptable et que nous refusons d'assumer en empruntant une voie humaniste (Nussbaum, 2010: 39-62).

Dès lors, une question s'impose, elle est cruciale et lourde d'implications : faut-il une plus grande emprise des sciences et de leurs certitudes conquérantes, ou bien une plus grande pratique de l'argumentation et une meilleure transmission (dans l'espace scolaire) des outils rhétoriques susceptibles de modifier en profondeur notre rapport au récit et au discours en général ? Reconnaissons (sans pour autant devoir nullement céder aux sirènes du postmodernisme) que, trop souvent, lorsqu'une certaine conception – dogmatique s'entend – de la science passe, la rhétorique trépasse (Nicolas, 2015b). Tant que nous n'aurons pas retrouvé la voie fédératrice de récits communs et celle du discours rhétorique pour « réenchanter le risque » (Bronner, 2014), les théories du complot disposeront du champ libre pour prospérer sans qu'il ne nous soit jamais possible de nous armer contre elles, autrement que par la force du droit et la violence politique.

Références

Angenot M., 2008, Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique, Paris, Éd. Mille et Une Nuits.

Angenot M., 2014, L'Histoire des idées. Problématiques, objets, concepts, méthodes, enjeux, débats, Liège, Presses universitaires de Liège.

Aristote, *Rhétorique*, 3 tomes, trad. du grec par M. Dufour (avec A. Wartelle pour le Livre III), Paris, Éd. Les Belles Lettres, 1931-1973.

Bronner G., 2003, L'Empire des croyances, Paris, Presses universitaires de France.

Bronner G., 2006, Vie et mort des croyances collectives, Paris, Hermann.

Bronner G., 2009, La Pensée extrême. Comment des hommes ordinaires deviennent des fanatiques, Paris, Denoël.

Bronner G., 2013, La Démocratie des crédules, Paris, Presses universitaires de France.

Bronner G., 2014, La Planète des hommes. Réenchanter le risque, Paris, Presses universitaires de France.

Crépon M., 2008, La Culture de la peur. I. Démocratie, identité, sécurité, Paris, Galilée.

Danblon E., Nicolas L., dirs, 2010, Les Rhétoriques de la conspiration, Paris, CNRS Éd.

Danblon E., Nicolas L., 2012, « Rhétorique et topique de la conspiration », *Raison publique*, 16, pp. 33-42.

Dard O., 1998, La Synarchie. Le mythe du complot permanent, Paris, Perrin.

Donovan P., 2002, « Crime legends in a new medium : fact, fiction and loss of authority », *Theoretical Criminology*, 6, pp. 189-215.

Donovan P., 2004, No Way of knowing. Crime, urban legends, and the internet, New York, Routledge.

- Donovan P., 2006, «Vaines paroles? Un siècle de recherche sur la rumeur », *Diogène*, 213, pp. 74-106.
- Fullbrook E., 2005, « De la domination néo-classique et des moyens d'en sortir », L'Économie politique, vol. 4, 28, pp. 78-91.
- Girardet R., 1986, Mythes et mythologies politiques, Paris, Éd. Le Seuil.
- Goyet Fr., 2009, Les Audaces de la prudence. Littérature et politique aux xvlº et xvllº siècles, Paris, Classiques Garnier.
- Gusdorf G., 1953, Mythe et métaphysique. Introduction à la philosophie, Paris, CNRS Éd., 2012.
- Haarscher G., 2007, « Diffamation collective : une notion irrémédiablement confuse ? », Revue de droit de l'Université libre de Bruxelles, vol. 35, pp. 51-73.
- Herman T., 2010, « L'irrésistible rhétorique de la conspiration : le cas de l'imposture de la lune », pp. 217-236, in : Danblon E., Nicolas L., dirs, Les Rhétoriques de la conspiration, Paris, CNRS Éd.
- Hughes R., 1993, The Culture of complaint The fraying of America, Oxford, Oxford University Press.
- Kilpatrick W. H., 1951, Philosophy of education, New York, Macmillan.
- Koyré A., 1948, « Du monde de l'à peu près à l'univers de la précision », *Critique*, tome IV, 28, pp. 806-823.
- Nicolas L., 2010, « Rhétorique du complot : la persuasion à l'épreuve d'elle-même. Itinéraire d'une pensée fermée », pp. 73-96, in : Danblon E., Nicolas L., dirs, Les Rhétoriques de la conspiration, Paris, CNRS Éd.
- Nicolas L., 2014, « L'évidence du complot : un défi à l'argumentation. Douter de tout pour ne plus douter du tout », Argumentation et analyse du discours, 12. Accès : http://aad.revues.org/1833. Consulté le 16/02/16.
- Nicolas L., 2015a, « *Charlie Hebdo* ou la société malade de son verbe », *La Cité*, 4^e année, 4, pp. 22-23.
- Nicolas L., 2015b, Discours et liberté. Contribution à l'histoire politique de la rhétorique, Paris, Classiques Gamier:
- Nicolas L., 2016, « Pouvoirs du discours et terreur des mots. Jésuites, juifs, francs-maçons : la rhétorique au service de la conspiration », *Diogène*, numéro sous la direction de Véronique Campion-Vincent et Jean-Bruno Renard, à paraître.
- Nussbaum M., 2010, Les Émotions démocratiques. Comment former le citoyen du XXF siècle?, trad. de l'américain par S. Chavel, Paris, Éd. des Climats, 2011.
- Perelman C., 1982, « Droit et rhétorique », pp. 207-212, in : Lempereur A., dir., L'Homme et la rhétorique. L'École de Bruxelles, Paris, Klincksieck, 1990.
- Perelman C., Olbrechts-Tyteca L., 1958, Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 1988.
- Taguieff P.-A., 2005, *La Foire aux illuminés. Ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*, Paris, Éd. Mille et Une Nuits.
- Taleb N. N., 2007, Le Cygne noir. La Puissance de l'imprévisible, trad. de l'anglais par C. Rimoldy avec la collab. de l'auteur, Paris, Éd. Les Belles Lettres, 2012.
- Taleb N. N., 2012, Antifragile. Les Bienfaits du désordre, trad. de l'anglais par L. d'Azay et C. Rimoldy avec la collab. de l'auteur, Paris, Éd. Les Belles Lettres, 2013.
- Uscinski J. E., Parent J. M., 2014, American conspiracy theories, Oxford, Oxford University Press.